

David Gauquié, d'Orelsan à Kurosawa



PAR
Lina Lutaud

Passerelle entre les cinémas japonais et français, ce tycoon basé à Paris produit aussi bien les films de Kurosawa, de Kore-eda que ceux de Régis Wargnier, d'Orelsan et de Fabrice Éboué. Une position unique.

Sur les hauteurs de Pigalle, l'entrée cache bien son jeu. Le nez chatouillé par des effluves d'encens rapporté du temple Ginkaku-ji de Kyoto, on traverse un dédale de couloirs tapissés d'affiches des films de Céline Sallette, Charlotte Le Bon... avant de découvrir, bouche bée, l'immense bureau plein d'âme du producteur David Gauquié et de son associé Julien Deris. Le décor peint du plafond classé représente les *Fables* de La Fontaine. L'imposante cheminée dissimule un passage secret qui permettrait au duc d'Aumale de rejoindre un théâtre voisin. Le portrait de Jean-Paul Belmondo dans *Le Magnifique*, la collection de whiskys rares et les piles de magazines des années 1970 qui y sont déposées distillent une ambiance qui rappelle les an-

nées Pompidou façon OSS 117. C'est un leurre, on peut toujours se faufiler dans le tunnel. « Les occupants successifs ont soigneusement entretenu la mémoire du lieu », souligne David Gauquié. En ce début d'année, il termine *Soudain*, le nouveau film de Ryusuke Hamaguchi, avec Virginie Efira, qu'il espère voir sélectionné à Cannes. Oscarisé pour *Drive My Car*, le cinéaste japonais a imaginé une histoire d'amitié entre une Française et une Japonaise. Toujours dans cette idée de pont entre la France et le pays du Soleil-Levant, notre producteur sort au printemps le prochain Naomi Kawase avec Vicky Krieps. Dans *L'illusion de Yakushima*, celle-ci incarne une médecin française envoyée dans un hôpital à Kobe pour sensibiliser la population au don d'organes et donc aux greffes. « Là-bas, si le cerveau est mort mais que le cœur bat encore, la personne est considérée comme vivante », explique David Gauquié.

Comme les maîtres du septième art nippon Kurosawa et Kore-eda, Ryu Hamaguchi et Naomi Kawase ont été fascinés par les bureaux de leur producteur, si français et parsemés de délicates touches japonaises. Même les jeunes cinéastes comme Daigo Matsui et Takuya Kato considèrent les bureaux de CinéFrance Studios comme leur maison. S'ils y discutent finances avec Julien Deris, David Gauquié est leur interlocuteur pour les aspects artistiques.

À l'heure où le Japon attire massivement les Français, y compris les jeunes grâce aux mangas, à l'heure où la fascination est réciproque avec des habitants de l'archipel qui désormais vous arrêtent spontanément dans la rue pour échanger au sujet de notre pays qu'ils adorent, David Gauquié est l'incontournable financier des films français tournés au Japon et des films japonais tournés en France. *Yoroi*, film d'action et d'aventure de David Tomaszewski



David Gauquié dans son bureau, à siège de CinéFrance, à Paris, le 4 novembre 2025.
FRANÇOIS BOUCHON/LE FIGARO

enfant mais j'ai retenu le mantra de ma mère : « Tout est possible. Le seul risque est d'affronter un non. » » Comme Dominique Farrugia et Marc-Olivier Fogiel, il a débuté au standard de RTL. Jusqu'à l'âge de 37 ans, il gère les catalogues de films chez TF1, chez Claude Berri, et achète des films ou des séries comme *Sex in the City* chez M6. En 2009, il rencontre Julien Deris, directeur financier d'Elle Aïtana. « Le cinéma était sous-outillé en finance, explique ce dernier. Nous avons agi comme de purs investisseurs dans des films comme *Bonsai*, coproduit par Julie Gayet. En 2017, nous avons créé CinéFrance Studios. Depuis, nous gérons la fabrication d'un film de A à Z, du suivi de l'écriture du scénario au recrutement des équipes jusqu'à la postproduction. »

Ces deux-là sont des opposés complémentaires. L'un aime la ville, les baskets à la mode, la rapidité, et travaille au milieu d'un fouillis incroyable. Passionné de ballon rond, David Gauquié est l'un des 100 000 copropriétaires du Barça. « Le club de Barcelone où joue Lamine Yamal, un prodige bien meilleur que Mbappé », glisse-t-il. Son binôme préfère la campagne, les costards, la planification et un bureau immaculé. Mais ils ont la même vision stratégique. Partager les tensions, les moments d'émotion, se relayer auprès des réalisateurs comme des banquiers est une force. Des deux, David

« Je n'ai pas voyagé enfant mais j'ai retenu le mantra de ma mère : « Tout est possible. Le seul risque est d'affronter un non. » »

David Gauquié

Vice-président et directeur général de CinéFrance Studios

avec Orelsan, sorti cet automne au cinéma, c'est lui.

Parmi nos tycoons, ce rôle de passeur culturel lui donne une place tout à fait à part. Côté face, son nom figure au géni-

que de 90 films français, de *La Réparation*, de Régis Wargnier, à *Gérald le Conquérant*, de Fabrice Éboué, et à l'affiche de pièces de théâtre à succès telles que *Berlin Berlin* et *Mon jour de chance*, avec Guillaume de Tonquédec. Côté pile, David Gauquié marche sur les traces des grands amoureux du Japon comme Albert Kahn, Charlotte Perriand, le critique gastronomique François Simon et Thierry Suc, le producteur de Mylène Farmer et de Florence Foresti. Ces dix dernières années, « je compte trente-huit allers-retours au Japon », explique l'intéressé. Depuis l'invasion de l'Ukraine par Poutine, qui oblige Air France à faire un détour pour ne plus passer au-dessus de la Russie, le temps de vol atteint quinze heures.

L'investissement en temps et en argent dans ces voyages à l'autre bout du monde est tout sauf anodin. Depuis cinq ans, « mes journées sont rythmées par une heure de cours de japonais en visio au réveil et rebelle chaque soir », raconte celui qui parle désormais le japonais couramment. Pour négocier, il préfère conserver un traducteur à ses côtés. Le soutien de deux précieuses alliées à Tokyo, l'auteur française Corinne Quentin et l'australienne Georgina Pope, est stratégique. La première lui apprend les secrets de la culture locale, lui dégotte des rendez-vous importants et lui évite bien des impairs. La seconde gère les plus gros tournages étrangers au Japon, de Brad Pitt dans *Bullet Train* à la série *Tokyo Vice* en passant par le dernier Timothée Chalamet.

Fils unique d'une mère secrétaire et d'un père invalide, « je n'ai pas voyagé

Gauquié est le plus passionné par le Japon. Il y a dix ans, quand il a débarqué à Tokyo, les dirigeants du cinéma nippon l'ont reçu poliment. Trois mois plus tard, le retour de ce « gaijin » (étranger) les a surpris. Encore trois mois plus tard, ils ont compris qu'il était sérieux. Son système d'ingénierie de coproduction entre la France, le Japon, l'Allemagne, la Belgique et le Luxembourg est unique au monde. À ce jour, il est le seul Européen à bénéficier d'aides du ministère de l'Industrie japonaise.

À ses côtés, Orelsan a découvert les studios Toho Tombo célèbres pour *Godzilla* et les vieux films de Kurosawa. « Je me souviendrai longtemps de la cérémonie à Tokyo où un prêtre nous a réunis pour bénir le tournage de *Yoroi* et remercier les ancêtres. C'était d'autant plus important que l'histoire parle de fantômes japonais, se souvient Orelsan. Tout au long de cette aventure, David s'est impliqué à dix mille pour cent. Au début du projet, en 2023, il m'a emmené avec mes associés dans un grand tour du Japon. Pendant quinze jours, on a enchaîné les bus et les trains pour monter et descendre les montagnes à la recherche de décors. Puis il a cherché les bons intervenants. Je lui en suis très reconnaissant. » Les Japonais aussi. Après l'avoir longtemps appelé « Gauquié-san », ils viennent de remplacer ce surnom honorifique par un autre beaucoup plus solennel. David Gauquié est désormais « Gauquié-sama », un titre qui traduit une profonde admiration. ■

"VALERIA BRUNI TEDESCHI FORMIDABLE !"

TELERAMA



FESTIVAL DE VENISE 2025
MEILLEURE ACTRICE
(Prix Pasinetti)

LA SARAH BERNHARDT
ITALIENNE

VALERIA
BRUNI TEDESCHI

ELEONORA

DUSE

UN FILM DE
PIETRO MARCELLO

NOÉMIE MERLANT

FANNI WROCHNA

FAUSTO RUSSO ALESSI

EDUARDO SORGENTE



la terrasse

LE 14 JANVIER AU CINÉMA

madame

Médiawon

(KINOL)



UN DERNIER MOT

Par Étienne de Montety

Osier (o-zié) n. m.
Branche de saule, en pleurs à Saint-Tropez.

La dépouille mortelle de Brigitte Bardot a été conduite en terre, mercredi, déposée dans un cercueil en osier. Le mot vient du francique *alisa*, qui désigne l'aune, dont les rameaux flexibles forment l'osier. On ne connaît pas la raison du choix de cette matière originale pour sa dernière demeure mais évidemment l'osier évoque aussi un verbe, *oser*, particulièrement adapté à la pétulante B.B. Brigitte Bardot a toujours beaucoup osé, ne serait-ce que par ses tenues, qui le furent souvent. On trouve parfois chez les modistes de magnifiques mannequins d'osier, B.B. en avait la taille, mais sans osier et parfois aussi sans aucun attribut. L'osier sert aussi pour les fauteuils. Brigitte Bardot y trouva rarement le repos. Gloire, argent (oselle?), rien ne lui importait que la défense des animaux. Un dicton assure que dans la vie il faut croire et oser. Brigitte Bardot a donc beaucoup osé; dans ses derniers instants, on ose espérer qu'elle a cru : en la miséricorde divine. ■